

JEAN-LOUIS VALLOIS

L'ÉNIGME
DE L'ÉGLISE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-322-5

Dépôt légal : octobre 2022

À notre ami, Michel Thevenard

Avant-propos

Sur quoi s'appuie un roman ? La recette, je commence à l'entrevoir, en revanche concernant l'idée de la recette, je n'ai toujours pas d'assertion.

Peut-être y a-t-il, des personnages nous adjurant de les ôter des profondeurs de notre imagination pour exister ailleurs, dans un livre par exemple, et surtout loin de son auteur ? Et certainement, faut-il aussi une puissante flamme pour les pousser à sortir. Alors, comment est né ce roman ?

Je me souviens. Nous étions en septembre 2021, lors des journées du patrimoine au château de Montmirail, j'étais en dédicaces et, au passage, certains lecteurs me réclamèrent une suite à Adélaïde et Victor. Mais à l'époque, j'avais pour idée d'écrire une histoire plus contemporaine et également de faire publier quelques nouvelles. Puis Michel, me glissa subreptivement avec sa gentillesse, ainsi que son sourire : « pourquoi pas un meurtre dans l'église de Marchais-en-Brie ? ». J'ignorais alors que ce sourire s'évanouirait quelques mois plus tard, pour répandre sa malice et sa gentillesse ailleurs, mais que son idée germerait tranquillement dans ma tête. C'était lui, la flamme dont j'avais besoin pour ce nouveau roman.

Il suffira ensuite à Patrice Goardou, président de l'association des amis de l'église de Marchais-en-Brie, de me proposer une visite pour que ces fameux personnages, connus ou inconnus, frappent à la porte de mon écriture pour pouvoir gambader librement dans la campagne française de 1848.

La suite ? La suite se résume en un crime dans l'église de Marchais-en-Brie, d'autres assassinats non élucidés à Montmirail ou encore à Bergères-sous-Montmirail, un suspect malade, un policier vieillissant, un charbonnier, des enfants dégourdis, de vieilles rancunes, des personnages mystérieux rodant la

campagne et même une louve... Un cocktail détonnant qui évoluera rapidement en une situation explosive à quelques jours de l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence de la République.

1

Adélaïde

Je n'arrive pas à dormir. Je reste plantée là et le silence s'est installé dans la maison. Pour ne pas déambuler inutilement dans toutes les pièces, j'ai donc décidé de préparer ma lettre. Il n'y a qu'à ma petite maman à qui je peux confier tout ça. Et puis, dans son dernier courrier, elle me disait vouloir tout savoir de ma vie pour se sentir un peu à mes côtés.

En fait, lorsque j'y repense, je crois bien que tout a recommencé ce jour du 5 juillet 1848 ; quoiqu'il ne se fût rien passé de particulièrement dramatique. Mais je le sais bien, la charogne de faucheuse devait déjà se cacher, nous épier, pas loin de notre porte. D'ailleurs le soleil ne brillait pas comme d'habitude et l'air me semblait étouffant. C'étaient des signes ! Oui, pendant une quinzaine d'années – même si la vie m'avait refusé un grand bonheur – j'ai cru qu'enfin la mort, la mort imprévue, celle portant les dents du malheur, avait enfin épargné notre famille. J'avais trente-deux ans et cette douce impression que les journées passaient sereinement. Après tout ce n'était que justice, car je n'avais pas connu l'enfance insouciante.

J'ignore beaucoup de choses sur l'existence de mes plus anciens aïeuls. En revanche, j'ai appris de la bouche de papa que mon grand-père paternel a été assassiné par sa maîtresse, que le frère de mon père est mort pendant les campagnes napoléoniennes d'Espagne, et comment le chagrin a emporté ma grand-mère. Par ailleurs, je ne suis pas sans savoir l'assassinat de mon pauvre père par son ami d'enfance, devenu son beau-frère. Et notre histoire ne s'arrête pas là. Non, tout ce dont j'ai besoin de t'écrire, avant de laisser ma plume se reposer, ne s'arrête pas là. Je le sais maman. Le grand-père maternel de mon demi-frère

Victor – nous avons le même père –, a également été assassiné. Quant à sa mère, elle est morte du choléra en 1832. La coupe était déjà pleine !

Dans ma tête, dans ma poitrine, c'est comme un orage. La violence qui s'est déchaînée contre ma famille est à l'image de celle de mon pays, la France. La royauté a laissé sa population mourir de faim, la révolution – même si elle était justifiée – n'a été que haine et règlement de compte, les guerres napoléoniennes ont laissé bon nombre d'orphelins et des parents sans leurs fils. Toutes les révolutions, jusqu'à ce jour, ont été réprimées par cette violence omniprésente. Notre pays passe sa vie entre fureur, sursaut d'orgueil, destruction et reconstruction.

Donc, en ce jour du 5 juillet 1848, c'est un bruit particulièrement agaçant qui revient tout d'abord à ma mémoire. Dans la remise, ses bottes faisaient craquer la paille sèche sous ses pieds.

Oh, ça dépend des jours, mais parfois, mon palefrenier se montre comme ça ; il tourne autour de son interlocuteur plusieurs fois avant d'oser lâcher les paroles risquant de fâcher, surtout lorsqu'il sait devoir aborder un sujet épineux. Car il sait, oui il sait, comment les mots les plus simples peuvent lui échapper et s'éloigner du sens qu'il aurait voulu leur donner. Les hommes sont plus lâches que les femmes, c'est pourquoi, souvent, il préfère bouchonner et parler aux chevaux plutôt qu'aux humains. Mais à ses côtés, moi, sa femme, je le connais sur le bout des doigts.

— Bon, le message est passé. Dis-moi ce que tu as à me dire au lieu de tournicoter autour de l'arbre sans oser cueillir le moindre fruit...

— Tu as raison... En fait, je pense que tu ne vas pas pouvoir le garder !

Je haussai les épaules et le dévisageai d'un air renfrogné ; je savais que c'était ça, sa difficulté du moment. D'ailleurs, sa chemise en lin collée à son large torse était certainement autant due à l'air chaud et humide, qu'à sa difficulté à aborder un sujet au risque conflictuel.

— Déjà ce n'est pas le !

— ...

— Ben oui, il s'agit d'une femelle ! Certainement as-tu dû mal regarder entre ses cuisses...

— Ça ne change rien au problème.

— Ah ! Quel problème ? Je ne vois pas de problème ici.

— Tu ne peux pas garder cette petite louve...

— Ah ! Et pourquoi je ne pourrais pas ? Mon mari me l'interdirait-il ?

— Ce n'est pas une question d'interdit. Tu sais très bien que tu as toujours été libre... Disons que dans cette situation... c'est une simple question de bon sens.

— De bon sens ! Où est le bon sens dans notre monde ? Peux-tu me le dire mon mari ? Il tourne souvent à l'envers !

— Tu le sais parfaitement...

Je coupai Louis, certainement pour passer à autre chose.

— Tu te répètes !

— Sa mère a été abattue parce qu'elle a égorgé des brebis...

— Foutaise ! Lorsqu'on veut abattre un arbre, on trouve toujours qu'il fait trop d'ombre.

— Je trouve ta réflexion absurde. Si tu essayais de raisonner un peu, au lieu de t'emporter... t'enflammer, je devrais dire, puisque tu parles du bois...

— Raisonner... Raisonner ! Tu devrais savoir mon mari que je reporte toute mon affection sur les animaux parce que je ne peux pas avoir d'enfants... Et tu vas encore me faire le reproche de...

— Tu mélanges tout Adélaïde ! J'ai aussi mes blessures. Perdre sa mère à trois ans laisse une marque indélébile dans sa mémoire... Et, pour en revenir à ce que tu insinues, je ne t'ai jamais fait le moindre reproche au sujet de...

— Oui, mais tout le monde connaît mon handicap et mon impossibilité à avoir des enfants...

Lorsque nous nous disputons tous les deux, je ne suis pas toujours objective. C'est comme ça ! Je peux lancer des éclairs devant son visage sans nuages. Ainsi, concernant mon handicap, si j'ai perdu mon bras droit lors des trois glorieuses de juillet 1830, j'ai appris à faire et vivre comme si rien ne m'était arrivé. Quant à mon impossibilité d'être enceinte, c'est à moi, à moi seule, que j'en veux. Et jamais, mon mari ne m'a fait le moindre reproche à ce sujet. En revanche, je sentais en lui une souffrance secrète, un sourire bienveillant non mérité, et cela renforçait ma culpabilité.

— Adélaïde !

— Quoi ?

— Je ne te parle pas de tes tourments, juste d'un jeune loup...

— Pas un jeune loup, mais une louve ! Une bête devenue solitaire, bannie, abandonnée à cause de quelques hommes. Bientôt les marques de la solitude vont marquer son regard, son attitude. Oui, mon mari, il s'agit d'une pauvre louve isolée qui va chercher l'odeur des autres... Sauf que les autres sont loin... Il n'y a certainement pas de harde dans la région...

— Une louve dont la mère a été tuée pendant une battue et dont tu n'aurais jamais dû récupérer son petit...

— Écoute-moi bien Louis, j'ai vu une des brebis qui aurait soi-disant été égorgée par un loup. La plaie était bien trop propre, trop droite, trop nette... Pour moi, ce n'est rien qu'une stupide querelle entre les éleveurs de vaches et les autres... Ensuite la présence du loup se colporta de ferme en ferme... Il fallait bien un coupable incapable de se défendre.

— Tu as souvent un bon jugement ma femme. Néanmoins j'ai bien peur que dans cette situation, tu manques d'objectivité. Comme toi, j'adore les animaux sauf qu'entre un loup et une pauvre brebis, je choisis la...

— Moi, mon mari, je ne choisis pas ! Je laisse parler mon cœur, cette petite voix qui résonne au fond de moi. Je ne veux pas que cette pauvre bête meure affamée, ou tuée, sans jugement, parce qu'elle est née en possédant la mémoire de la terre et qu'elle agit, rien qu'avec des instincts de survie. Les loups vivent l'instant. Ils aiment ou n'aiment pas. Ils ont faim ; ils cherchent à manger. Ils ne sont pas habités par la vengeance, la haine, les calculs diaboliques pour acquérir un bien matériel, les plans machiavéliques pour accéder au pouvoir. Ces bêtes n'en veulent pas à la terre entière, et même au ciel ; la colère ne l'emporte jamais sur le chagrin. Alors cette louve, je vais l'élever comme s'il s'agissait de mon unique enfant. Ce sera une bête magnifique ! Regarde bien mon mari, cette petite boule, à mes pieds, de poils gris foncé aux reflets presque roux, ces yeux qu'elle n'ose ouvrir, et ce museau qu'on dirait aplati... Et tu voudrais que j'abandonne cette pauvre créature aux hommes malveillants ! Qu'ils osent m'empêcher de l'aimer !

Des images, ainsi que des pensées, défilèrent sans pouvoir les arrêter et les maîtriser. Il paraît que j'ai le caractère de mon père. Il me faudra demander à maman de le confirmer.

Il soupira.

— Dès que tu n'auras plus un œil sur elle, ils vont la tuer, la dépecer... Alors tu couleras dans une tristesse encore plus grande que l'abandon de cette bête encore vivante qui s'enfuira peut-être vers l'est et les Vosges... Et, depuis plusieurs années, rappelle-toi, certaines personnes nous observent toujours de travers. Nous avons aidé Céline à partir pour l'Alabama. Ta mère l'a même accompagnée dans sa fuite. Tu crois que ce n'est plus dans les mémoires... Certains souvenirs restent tenaces dans nos campagnes.

Un mauvais souvenir ! Céline reste ma meilleure amie. Elle avait été adoptée par mon oncle Jules Pocheux et par ma tante Constance. Cependant, ce salaud de Jules a profité de la situation pour abuser de l'innocence et de la virginité de mon amie. Puis, lorsque Céline avait appris la responsabilité de mon oncle dans l'assassinat de mon père, elle avait fait justice. Machinalement j'aborde souvent l'ombre de cette affreuse histoire.

— Depuis son départ, personne n'a jamais osé aborder le sujet devant moi. Et, tante Constance, peu avant de mourir, avait voulu me voir. Elle m'avait pardonné. Elle avait fini par comprendre, ou plutôt accepter l'idée, que son minable de mari avait assassiné mon père et qu'il avait abusé de Lina. Je te rappelle, au passage, que Céline n'existe plus. Désormais son véritable prénom, c'est Lina ! Il ne faudrait pas gaffer à ce sujet.

— Ta tante oui, mais tes cousins ?

— Parlons-en de mes chers cousins ! Ils ont toujours agi tels des moutons suivant celui portant le grelot qui fait le plus de bruit dans Montmirail. Marcel a été forcé d'épouser une fille qu'il avait engrossée au passage et dont il avait certainement abusé auparavant. Quant à Gustave, qui est prêt à tout pour s'élever au-dessus de sa condition, il s'est engagé dans l'armée. Il serait devenu officier, mais il n'a pas été vu dans la région depuis au moins... quatre années ; quant à mes cousines, Lucienne et Simone, elles ont épousé des fermiers du coin. Et elles ont fait des gosses comme les poules pondent des œufs... Au fait, je ne vois pas le rapport entre ma famille et la louve.

— Juste que par vengeance, ils se feront un plaisir de l'abattre à la première occasion.

— Qu'ils essaient ! Comme mes parents, la fatigue, le manque de sommeil ou l'horreur n'ont jamais entamé ma détermination. Mes cousins et tous les culs-terreux le savent, même avec un seul bras, je sais tirer. Depuis l'enfance, je me suis toujours battue. J'ai dû résister, pour ne pas me laisser emporter par la peur, lorsque ces hommes sont venus m'enlever à mes parents et à ma vie paisible en Alabama... Louis, j'ai dû résister lorsqu'ils m'ont emmené en France – un pays inconnu à l'époque –, et qu'ils m'ont emprisonné dans ce maudit cachot glauque de Paris... J'ai dû résister pour ne pas sombrer dans la folie des victimes. J'ai dû résister pour ne pas m'évanouir lorsque j'ai découvert que mon père, venu me délivrer, s'était également retrouvé prisonnier... J'ai dû résister lorsque j'ai compris que mon père ne retournerait pas en Amérique, parce qu'il y avait sur le sol de son enfance une autre femme aimée... J'ai dû résister lorsque j'ai cru que ma mère m'avait abandonné... J'ai dû résister lorsque mon père m'a laissé, un peu trop longtemps, chez sa sœur Constance et Jules son beau-frère. J'ai dû résister aux réflexions de ma tante et aux regards de mon oncle sur mon corps, que mon instinct devinait nauséabonds... J'ai dû résister lorsque sur les barricades de la révolution de juillet, j'ai cru mourir et qu'on m'a arraché ce bras droit broyé par une balle... J'ai dû résister au caractère de mon père, ainsi qu'à son addiction à la boisson... J'ai dû résister lorsque j'ai découvert son corps sans vie... Et plus encore lorsque j'ai compris qu'il avait été assassiné... J'ai alors lutté contre la haine ! J'aurais tant voulu attraper celui ayant osé faire ça à mon père, pour lui faire avaler un tas de fumier avant de le tuer ! J'ai dû résister contre moi, contre ma culpabilité aussi, lorsque Lina est venue me confier que ce salaud de Jules avait abusé d'elle et qu'elle l'avait tué. Je m'accusais de n'avoir rien vu, de n'avoir pas protégé mon amie, mon père... Et de n'avoir pas fait vengeance moi-même... Oui, pour subsister, j'ai dû lutter et affronter la peur, le désespoir, l'hostilité, l'injustice, la colère, la haine, la culpabilité, renoncer au bonheur de l'enfance... J'ai léché mes plaies toute seule. Mille fois mon cœur fut brisé, mille fois, il s'est rétabli. Il n'y a qu'avec toi, toi mon mari, que je n'ai pas eu besoin de résister ! Oui, il n'y a que par amour que je n'ai pas eu besoin de me battre.

Ma confusion devait se lire aisément sur mon visage.
Louis Chambre finit par me sourire avec ce sourire singulier qui
sait me rassurer.